Document generated on 10/12/2024 3:38 a.m.

Nouvelles pratiques sociales

La pratique du changement dans la vie de Karl Lévêque

Ernst Jouthe

Volume 5, Number 2, Fall 1992

Relations interethniques et pratiques sociales

URI: https://id.erudit.org/iderudit/301184ar
DOI: https://doi.org/10.7202/301184ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)
1703-9312 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jouthe, E. (1992). La pratique du changement dans la vie de Karl Lévêque. *Nouvelles pratiques sociales*, *5*(2), 173–183. https://doi.org/10.7202/301184ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La pratique du changement dans la vie de Karl Lévêque

Ernst JOUTHE
Département de travail social
Université du Québec à Montréal

> Or, en dépit des terrains multiples que je chevauche (pasteur, professeur, militant, etc.), je me sens profondément unifié, réconcilié avec moi-même, en profondeur – même si je donne à certains l'impression du contraire. À le dire naïvement, j'aime ma vie, je la trouve belle. Et je m'aime bien. Et, pour moi, c'est capital (Lévêque, 1976).

INTRODUCTION

Le 18 mars 1986 mourait Karl Lévêque, un prêtre jésuite haïtien, dans un hôpital de Montréal, lors d'une intubation pour une opération chirurgicale. Cette nouvelle largement diffusée par les médias montréalais plongea dans un état de choc les milieux haïtiens et québécois, où le regretté disparu avait tissé des liens profonds et multiples. Bon nombre d'Haïtiens et de Québécois

vivent encore aujourd'hui le deuil de Karl Lévêque, auquel ils s'étaient identifiés, de son vivant, comme à un parent, un ami, un compagnon de lutte, un pasteur, un animateur, un leader, un militant, un rassembleur et, surtout, un homme rayonnant la joie de vivre partout dans son entourage.

Le 26 avril 1991, à l'occasion d'une soirée commémorative organisée conjointement par le Centre justice et foi et l'Institut culturel international Karl Lévêque (ICIKAL), plusieurs collaborateurs et amis de Karl sont venus partager leurs témoignages et réflexions autour du thème « Karl Lévêque, le changement et la lutte en Haïti ». À cette occasion, j'ai présenté une communication sur « La pratique de changement dans la vie de Karl Lévêque ». C'est l'essentiel de cette communication que je reprends dans le présent article, à titre de matériau pour une réflexion actuelle sur le renouvellement des pratiques sociales.

Cette réflexion s'inspire des paroles prononcées par Karl Lévêque, le 18 avril 1976, à l'occasion de ses derniers vœux comme membre de la Compagnie de Jésus. J'ai rappelé ces paroles au tout début de ma communication, parce qu'elles constituent selon moi une clé pour comprendre la trajectoire personnelle de Karl Lévêque : unité profonde du sujet-acteur qui assume pleinement son identité personnelle dans la multiplicité apparente des objets et des terrains d'intervention, contradiction qui trouve son sens et son dépassement dans une pratique du changement courageusement optimiste.

C'est dans cette perspective que j'aimerais présenter quelques points de repère biographiques, à partir des documents et témoignages les plus accessibles sur la vie de Karl.

ÉMERGENCE D'UNE VOCATION RELIGIEUSE : 1936-1960

Karl Lévêque est né au Cap-Haïtien le 10 janvier 1936, dans un milieu familial et social très aisé. Il fit ses études secondaires et collégiales à Port-au-Prince, à l'école Saint-Louis de Gonzague dirigée par les frères de l'Instruction chrétienne. Il fut alors membre de la JEC (Jeunesse étudiante catholique). Il est permis de penser que cette expérience a eu une influence certaine sur l'émergence de sa vocation sacerdotale et religieuse.

À l'automne 1956, il entre au grand séminaire Notre-Dame de Port-au-Prince. Ce choix impliquait l'interruption de ses études à la Faculté de médecine, lesquelles avait été entreprises sans doute dans la continuité des options privilégiées par son milieu familial et social immédiat. Mais que s'est-il passé quand il a décidé de prendre le virage de la médecine au sacerdoce ? Nous faisons l'hypothèse que cette rupture avec le milieu familial et social n'a pas été des plus faciles et a marqué de façon significative non seulement ses années

d'études au séminaire, mais le reste de sa vie, qui comportera plusieurs autres ruptures profondes. Ses compagnons du grand séminaire en ont gardé le souvenir d'un confrère chaleureux, dynamique et jovial, habité par une curiosité intellectuelle inassouvissable et un sens très aigu de l'engagement social : il organisait, entre autres, des sessions de catéchèse avec des petits groupes de femmes et d'hommes de tout âge, qui vivaient dans les milieux populaires environnant le grand séminaire, partageant avec eux les premiers éléments de sa réflexion sur les rapports entre foi, culture et politique. Le grand séminaire était alors considéré comme un lieu stratégique pour assurer la relève du clergé haïtien. À propos de cette relève, Karl avait une conception de la formation et de l'engagement social des jeunes prêtres haïtiens qui tranchait avec celle qui dominait à l'époque : pour lui, l'important n'était pas de former des fonctionnaires de l'appareil ecclésiastique ou des distributeurs de sacrements, mais de donner une solide formation philosophique, théologique et pastorale à ceux qui étaient appelés à devenir des éveilleurs de conscience. À cette époque, on ne parlait pas encore explicitement de « théologie de la libération », mais on s'inscrivait dans un courant de pensée qu'on appelait « théologie des réalités terrestres ». Sans être en rupture avec la théologie traditionnelle, ce courant de pensée était pointé du doigt comme trop critique, voire subversif, parce qu'il préconisait que le message évangélique en Haïti et dans le tiers monde devait se traduire, pour être authentique, dans une option en faveur des pauvres et des opprimés. Pour travailler dans cette optique, il fallait une formation avancée, plus solide et plus rigoureuse que celle qui était alors disponible en Haïti. Karl pensait pouvoir trouver cette formation, à la fois pour lui-même et pour la relève haïtienne qui le préoccupait, chez les Jésuites. C'est, entre autres, ce qui l'incita à partir, à l'été 1960, pour le Québec, où il allait entreprendre sa première année de noviciat chez les pères jésuites à St-Jérôme.

Ce passage du grand séminaire au noviciat des pères jésuites constituait une autre rupture, avec tout ce qu'elle impliquait de contradictions et de déchirements, mais aussi de détermination dans la recherche des conditions d'un changement structurel de la pratique socioreligieuse en Haïti.

FORMATION JÉSUITE (1960-1969)

Les années 1960-1969 ont été pour Karl une période d'initiation au sens fort du terme et à tous les points de vue. Initiation d'abord à la vie et à la culture québécoises, dont il a toujours apprécié l'originalité tout autant que les défis. Initiation, bien sûr, à cette vie religieuse qui l'a profondément marquée au fil des ans et qui a fini par faire partie intégrante de son projet de vie personnelle.

Initiation d'abord pendant les deux ans de noviciat organisés de manière à transformer radicalement la personnalité du candidat jésuite en vue de sa mission future dans le monde. La quintessence de cette formation se trouve dans la *caritas discreta* : l'amour, l'engagement au service des hommes « pour la plus grande gloire de Dieu », allié au discernement, à la capacité d'analyser chaque situation dans ses moindres aspects, pour que l'action posée en connaissance de cause ait la plus grande efficacité possible. Karl puisa dans cette formation les éléments d'une praxis, « contemplation dans l'action » ou « théorie en acte », qui caractériserait autant son engagement religieux que son militantisme sociopolitique.

Le noviciat terminé, Karl complète ses études de philosophie à l'Immaculée-Conception, siège des Facultés des pères jésuites à Montréal. Puis il part en Europe pour parachever sa formation philosophique à Strasbourg. En décembre 1967, il y défend avec succès sa thèse de doctorat de troisième cycle en philosophie[1].

Cette période européenne de la vie de Karl est encore peu connue. Des informations disponibles indiquent assez clairement qu'il a jeté avec des groupes d'étudiants haïtiens en France les bases d'une pratique politique axée sur les luttes du peuple haïtien contre l'oppression duvaliériste. On se souviendra qu'à cette époque le timide médecin de campagne surnommé Papa Doc avait commencé à dévoiler ses véritables intentions politiques : la répression qui avait commencé à frapper les jeunes universitaires en Haïti, au tournant des années 60, s'était accentuée, et se généralisait à toutes les couches de la société haïtienne. Tous les moyens étaient bons pour débusquer et dénoncer la moindre résistance aux visées totalitaires de Papa Doc. C'est dans ce contexte que l'expulsion des Jésuites d'Haïti, en 1963, avait surpris Karl en pleine démarche de formation. Qu'allait-il maintenant advenir de son projet initial de retourner au pays pour former une relève capable de s'inscrire dans une pratique de changement ? Ceux et celles qui ont partagé ses réflexions à ce sujet savent comment toutes ces années vécues à l'étranger, en Europe, au Québec, ont été marquées par une tension qui l'habitait quotidiennement, et qu'il a tenté de résoudre de la façon la plus honnête et la plus rigoureuse possible : tension entre, d'une part, la détermination de participer aux luttes du peuple haïtien sur le terrain, et, d'autre part, la nécessité vivement ressentie d'être activement présent parmi les Haïtiens de l'exil, en partageant leurs espoirs de retour au pays et leurs luttes pour le changement.

En janvier 1968, Karl retourne à Montréal pour y compléter aussitôt ses études de théologie aux Facultés des pères jésuites. Études qui l'ont conduit à son ordination sacerdotale, le 17 mai 1969.

1. La thèse s'intitule *La philosophie de la connaissance chez Lucien Lévy-Bruhl*. Pour un commentaire critique de cette thèse, voir Marc Maesschalck (1991).

PRAXIS EN TERRAINS MULTIPLES (1969-1986)

L'ordination sacerdotale constituait la fin d'un premier cycle dans la formation religieuse de Karl Lévêque, celui de l'assimilation critique de la pensée et de l'éthos jésuites. C'était aussi le commencement d'un autre cycle, celui de la praxis, c'est-à-dire celui de la confrontation sur des terrains multiples entre la volonté de changer le monde et la dure réalité de la vie quotidienne dans le monde. Pratiquer la *caritas discreta* en serres chaudes est une chose, s'en servir comme d'une boussole pour naviguer à travers les multiples contradictions inhérentes à l'engagement religieux et au militantisme sociopolitique en est une autre. C'est ce défi que Karl allait devoir relever au cours des dix-sept années qui ont suivi son ordination.

La plupart de ces années ont été vécues à Montréal. Cette période de la vie de Karl Lévêque est paradoxalement la plus connue, par le nombre considérable d'activités dans lesquelles il était engagé, et en même temps la plus difficile à comprendre pour quelqu'un qui se limiterait à l'apparente multiplicité de ces engagements. Une réflexion systématique sur les traces de sa pensée et de son action pourrait nous permettre de trouver, au-delà de cette apparente multiplicité, le fil conducteur de sa conception et de sa pratique du changement.

Peu de temps après son ordination, Karl occupa le poste de professeur de morale au cégep de Saint-Laurent. En même temps, il jeta les bases de la communauté chrétienne des Haïtiens et des Haïtiennes de Montréal, tout en participant au mouvement d'action patriotique de la diaspora haïtienne. La communauté haïtienne, qui en avait déjà assez des treize années de dictature duvaliériste (1957-1970), était sous le choc en apprenant que François Duvalier, appréhendant sa mort prochaine, venait de désigner son fils Jean-Claude comme successeur à la présidence à vie. Quand le père mourut en 1971, le duvaliérisme lui survécut sans encombres, grâce à une mise en scène longuement préparée, sous les regards complaisants, souvent complices, des puissances internationales. Ces événements galvanisèrent les énergies de l'opposition haïtienne tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les années 70 ont ainsi marqué un tournant important dans l'histoire du militantisme haïtien qui trouvait dans le contexte québécois des points d'appui fort intéressants. Ces appuis venaient principalement des forces de changement cristallisées, d'une part, dans les mouvements nationaliste, ouvrier et populaire, et, d'autre part, dans le large mouvement de solidarité internationale entre le Québec et l'Amérique latine[2]. C'est dans ce contexte mouvementé que Karl Lévêque

2. L'engagement sociopolitique de Karl a été marqué, entre autres, par sa rencontre avec le président Allende, dans le cadre d'un voyage au Chili organisé en avril 1972 par le groupe québécois des Chrétiens pour le socialisme. C'était quelques mois avant le coup d'état militaire qui renversa le gouvernement socialiste en 1973.

allait poser les jalons de sa pratique de changement sur plusieurs terrains à la fois : rassemblement d'un noyau de la communauté haïtienne autour de modestes célébrations eucharistiques[3], qui sont devenues bientôt des rendez-vous hebdomadaires pour une réflexion approfondie sur les questions religieuses, sociales et politiques auxquelles nous étions confrontés ; exercice d'une pastorale active et diversifiée – toujours très appréciée – dans la communauté haïtienne à l'occasion d'un baptême, d'un décès, d'un mariage ou d'une fête liturgique ; implications multiples dans le Comité haïtien d'action patriotique (CHAP), qui coordonnait à Montréal le mouvement d'opposition au duvaliérisme ; animation de *En Avant*, nom d'un groupe politique haïtien et de son journal, axé sur les luttes pour le changement sociopolitique en Haïti ; collaboration soutenue à la revue *Nouvelle Optique,* un outil intellectuel de haut calibre qui a marqué de façon significative la pratique du changement dans les milieux haïtiens de l'extérieur et de l'intérieur ; collaboration très étroite avec les groupes québécois de solidarité internationale, entre autres, le Centre international de solidarité ouvrière (CISO), le Secrétariat Québec-Amérique latine (SQAL), etc.

Après cette période de praxis sur les terrains multiples de la pastorale et de l'animation socioculturelle et politique, Karl devait satisfaire à une dernière exigence de la formation jésuite, le Troisième An. Cette année de formation, commencée à Saint-Jérôme en septembre 1975 se termina par la profession solennelle où il prononça ses derniers vœux comme membre de la Compagnie de Jésus.

Cet événement constituait un autre tournant majeur dans la trajectoire personnelle et, nous l'avons souligné plus haut, c'est à ce moment qu'il semble avoir trouvé ce qu'il a appelé son centre d'unité à travers les terrains multiples qu'il chevauchait. Faisant le bilan de ses seize années de vie religieuse, il résuma le sens de son existence dans ce projet de vie qui l'habitait et le travaillait de l'intérieur comme une passion brûlante :

> Ma vocation religieuse a quelque chose d'érémitique, dans le sens où je la vis comme une réponse à un appel précis, comme un projet de vie, comme un cheminement quasi solitaire avec une passion brûlante en dedans de moi pour laquelle je ne puis apporter aucune justification. C'est là que je me sens exister pleinement : c'est tout (Lévêque, 1976).

En septembre 1977, de nouveau sur le terrain de la pratique, Karl acceptait un emploi à L'Entraide missionnaire, position charnière pour faire la

3. De ce noyau sortiront les fondateurs du Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal, un organisme communautaire socioculturel à but non lucratif, qui obtint sa charte en 1972. Karl, un des fondateurs, est resté jusqu'à sa mort un membre actif du Bureau et a été à l'origine de plusieurs activités qui ont contribué de façon significative au rayonnement de la communauté haïtienne de Montréal

jonction entre sa pratique en milieu haïtien et sa pratique dans les milieux de solidarité internationale au Québec et dans le tiers monde. Parallèlement et complémentairement à cet emploi, il menait des activités à plusieurs niveaux dans le cadre du Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal[4]. Parmi ces activités, mentionnons, sans prétendre à une liste exhaustive, le groupe de danse Mapou-Ginen, l'école de Karaté, le chœur Kouto-Digo connu pour ses chansons engagées, le groupe culturel Les Flamboyants, qui, dans le prolongement de sa réflexion politique sur les réalités haïtiennes, a lancé sur les ondes de la radio communautaire CIBL l'émission bien connue sous le nom actuel de Konbit-Flanbwayan. Les auditeurs et auditrices de CIBL se souviennent tout spécialement des éditoriaux de Karl, qui constituaient de l'avis de tous, des analyses politiques fines, riches et percutantes des réalités haïtiennes, ainsi que de ses prises de position courageuses et critiques face à la dictature duvaliériste. À partir de 1982, Karl assuma aussi la responsabilité de l'émission hebdomadaire de télévision communautaire *Les Haïtiens au Québec,* à laquelle il apporta également sa touche personnelle de rigueur et de cohérence au plan des analyses et des prises de position.

À partir de septembre 1982, après les années passées à l'Entraide missionnaire, Karl concentra son travail au Centre justice et foi, où, comme membre du Comité de programmes, il était responsable des « soirées Relations ». Ces soirées de débats sur des questions d'actualité ont été pour beaucoup d'intervenants sociaux travaillant dans les milieux religieux, politiques et culturels, une véritable occasion de ressourcement, surtout dans une conjoncture marquée à une certaine époque par la morosité et le désenchantement des mouvements sociaux qui se voulaient porteurs de grands changements. Dans le prolongement des recherches qu'il faisait pour alimenter et organiser ces soirées Relations, Karl approfondissait ses réflexions sur l'analyse sociale comme outil de changement social[5].

C'est à la même époque, au tournant des années 1982-1983, que Karl s'impliqua de façon intensive dans la défense des droits des réfugiés haïtiens, toujours dans une perspective de solidarité internationale. L'opinion publique québécoise n'était pas majoritairement favorable à la venue massive au pays, en pleine période de récession économique, de tous ces Haïtiens infortunés, qui fuyaient la répression duvaliériste à la recherche de moyens de survie. Il fallait beaucoup de patience et d'audace pour changer la mentalité et les attitudes des Québécois dans le sens d'une authentique solidarité envers d'autres peuples opprimés. Karl a su s'entourer de collaborateurs et amis québécois,

4. Voir la note précédente.

5. Cette piste de recherche lui paraissait tellement urgente qu'il fit appel à deux collaborateurs pour publier une série d'articles sur le sujet dans trois numéros successifs de la revue. Il s'agit des articles de Karl Lévêque (1982), de Guy Paiement (1982) et de Ernst Jouthe (1983).

sensibilisés à ces questions, pour former en automne 1982 la Société québécoise de solidarité internationale, dont les activités devaient se concentrer sur la problématique des réfugiés dans le monde, et particulièrement au Québec.

La pratique du changement dans la vie de Karl Lévêque ne saurait être comprise sans une référence à ses liens avec la « théologie de la libération ». Les réflexions en ce sens, qu'il partageait, entre autres, avec le Réseau des politisés chrétiens, furent alimentés par les congrès et conférences auxquels il a participé : à titre d'exemples, mentionnons la réunion des évêques latino-américains sur la Théologie de la libération tenue à Puebla, en 1979, et le congrès des Chrétiens pour le socialisme à Barcelone, en janvier 1984.

Un des derniers actes posés par Karl, dans le sens de son engagement en faveur de la lutte du peuple haïtien fut son implication dans le Comité d'initiative, d'urgence, de solidarité (CIUS), un comité formé par un groupe de compatriotes haïtiens et d'amis québécois en souvenir de l'assassinat du jeune Jean-Robert CIUS et des autres victimes de la répression duvaliériste.

On se souvient en effet qu'à la fin de 1985 le gouvernement de Jean-Claude Duvalier, qui commençait à chanceler, réprimait dans le sang les premiers élans de changement qui devaient s'amplifier et conduire à son départ en 1986. Le CIUS était alors le principal outil de réflexion et d'organisation que la diaspora haïtienne s'était donné pour articuler le mouvement de libération à l'extérieur sur les luttes menées à l'intérieur par les TKL (petites communautés ecclésiales), les groupements paysans et les organisations populaires, pour « déchouquer » le régime duvaliériste. Et cet outil, dont Karl était l'un des principaux artisans, s'inscrivait tout à fait dans le projet qui lui tenait à cœur. Ceux et celles qui l'ont côtoyé de près savent certainement qu'il a vécu toutes ces années au Québec en pensant quotidiennement au fameux jour où il retournerait en Haïti pour participer sur le terrain aux processus de transformation sociale. On comprend que, au lendemain de la chute de Jean-Claude Duvalier (le 7 février 1986), il ait pu dire dans une émission télévisée, être prêt à partir tout de suite. Il est en effet parti par le prochain vol. Il eut ainsi, pendant les deux semaines passées à parcourir Haïti, l'occasion de mettre à profit, sur le terrain, ses talents de journaliste et d'analyste. Ce qui a valu aux auditeurs et auditrices de CIBL une couverture exceptionnelle, à chaud, de la conjoncture haïtienne pendant la période de la « bamboche démocratique ». Ce qui frappait le plus dans ces reportages, c'était un enthousiasme empreint de lucidité concernant l'avenir immédiat du pays. Karl entrevoyait déjà en 1986, la possibilité de survie d'un duvaliérisme sans Duvalier. Il ne s'était pas trompé.

Il est revenu mettre de l'ordre dans ses affaires à Montréal, avec la détermination de retourner le plus tôt possible. La veille même de sa mort, il confiait à ses amis qu'il avait hâte d'en finir avec une « opération chirurgicale

mineure », pour se remettre à l'ouvrage. Il allait, entre autres, s'occuper du fonctionnement et de l'animation d'un poste de radio populaire dans la Grand'Anse, diocèse de Mgr Willy Romélus, l'évêque haïtien connu lui aussi pour son engagement courageux dans les luttes du peuple haïtien. Mais surpris par la mort, il n'a pas pu se rendre au rendez-vous si longtemps espéré.

CONCLUSION : PISTES POUR UNE ÉTHIQUE DU CHANGEMENT

Le décès de Karl Lévêque ressemblait à la chute d'un grand arbre florissant, aux racines multiples et profondes. Même s'il n'a pas pu réaliser son projet de retourner en Haïti pour participer à la reconstruction du pays, il a laissé des questions, des idées et des pistes d'actions d'une richesse encore inexplorée, dont les jeunes Haïtiens et Haïtiennes pourront se servir comme point d'appui pour concevoir, orienter et organiser leur pratique du changement. Pour le dire autrement, Karl a laissé pour tous ceux et celles qui interviennent dans le champ du social, à titre de pasteurs, de travailleurs sociaux, d'animateurs socioculturels, de militants politiques, de journalistes, de chercheurs, etc., des pistes pour une éthique du changement. J'aimerais conclure en rappelant quelques-uns des paradoxes vécus par Karl à la recherche des fondements de cette éthique du changement.

D'abord, en sa qualité d'« intellectuel organique[6] », il intervenait avec autant d'aisance, de confort que de profondeur, sur le plan de la pensée théorique, en puisant aux sources de la philosophie marxiste et de la théologie de la libération. Pensée théorique toujours articulée en liaison avec les problèmes concrets posés par la pratique de tous les jours. Axée sur le changement et soutenue par une réflexion critique de haute teneur théorique, l'action de Karl était en ce sens une véritable praxis sociale.

Cette praxis sociale sur des terrains multiples avec une telle diversité d'individus et de groupes pouvait donner de Karl, du moins à ceux qui le voyaient agir de l'extérieur, l'image d'un « activiste politique », d'un « opportuniste ». Et pourtant, comme il le disait dans sa profession de foi, il a su trouver son centre d'unité : il était profondément uni et heureux dans la multiplicité de son engagement. C'était sa façon à lui de vivre, parfois douloureusement, l'incontournable paradoxe de l'un et du multiple.

6. J'emprunte ce concept à Gramsci, en insistant sur le rôle d'organisateur de la culture que l'intellectuel joue dans la société, en interaction (c'est-à-dire en établissant un rapport de représentation basé sur la compréhension et la compassion) avec le peuple-nation, pour l'aider à vivre le passage dialectique du sentir au comprendre au savoir, et vice-versa. Voir, à ce propos, la note de Gramsci sur les rapports entre les intellectuels et le peuple-nation (GRAMSCI, 1977 : 1506). La meilleure traduction française du texte se trouve dans GRAMSCI (1978 : 300).

Un autre paradoxe résidait dans son profond respect des différences de ceux et celles avec qui il travaillait, respect lié à une capacité vraiment édifiante de distanciation critique. Autant il pouvait être spontanément ouvert aux points de vue des autres, autant il pouvait être radicalement tranchant dans l'expression de ses principes, de ses idées et de ses options.

Il avait des antennes qui lui permettaient de repérer les besoins urgents de l'heure et de prendre les initiatives appropriées pour y répondre. Autant il savait prendre sa place et assumer la prise en charge initiale d'une activité, autant, quand il avait la conviction que la relève était assurée, il pouvait s'éclipser sans nécessairement réclamer les étoiles pour le travail accompli.

Karl était un innovateur : il cherchait, débroussaillait, explorait les sentiers nouveaux, prenait parfois des virages inattendus. Innovateur, mais pas du genre franc-tireur. Accompagnant cette passion d'agir, il y avait chez lui la capacité de s'arrêter, de prendre du recul, pour mieux voir le sens de sa démarche. C'était sa façon à lui de vivre la *caritas discreta*.

Karl est demeuré toute sa vie profondément haïtien, assumant pleinement son identité personnelle, sociale et culturelle, tout en partageant avec la diaspora haïtienne l'interminable tragédie d'un peuple en lutte pour sa survie. Cette identité haïtienne pleinement assumée ne l'a pas empêché pendant les vingt-six années vécues à l'étranger, de tisser des liens étroits de camaraderie, d'amitié, et de collaboration, tout particulièrement dans le réseau d'entraide et de solidarité internationale. Sa vie au Québec ne se limitait pas à un acte de présence dans un lieu de passage ou un pays de transition. Que ce soit à titre de témoin, d'analyste, ou de militant, Karl intervenait dans les luttes québécoises avec une authenticité, une compétence et une rigueur qui étaient autant de marques d'une intégration profonde et exemplaire à la culture québécoise. Fondée sur cette double appartenance haïtienne et québécoise, sa conception de la solidarité internationale était indissociablement liée à la justice en faveur des peuples opprimés du monde. En somme, c'est dans cette perspective de solidarité internationale qu'il faudrait chercher le sens le plus profond des pistes qu'il a entrouvertes pour une éthique du changement.

Bibliographie

GRAMSCI, Antonio (1977). *Quaderni del carcere*, Torino, Einaudi.

GRAMSCI, Antonio (1978). *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, vol. III.

JOUTHE, Ernst (1983). « Analyse sociale et travail social », *Relations*, n° 491, juin, 152-155.

LÉVÊQUE, Karl (1976). « L'important, c'est d'être heureux », *Jésuites canadiens*, vol. 3, n° 2, 27-28.

LÉVÊQUE, Karl (1982). « L'analyse sociale : pour voir au changement », *Relations*, n° 483, septembre, 217-220.

MAESSCHALCK, Marc (1991). *Jalons pour une nouvelle éthique*, Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie.

PAIEMENT, Guy (1982). « L'analyse sociale, comment ça marche ? », *Relations*, n° 486, décembre, 320-324.